

Voix

Ils viennent d'une cour, montent dans la cage sans fin de l'escalier et allument le nerf trigéminé à un enfant de Naples. Ils lui font clignoter les yeux, plus d'étonnement que d'élanements, pour un monde électrique du dehors qui posait des câbles sous sa peau et lui transmettait son courant de hauts cris. A la tarentule de la cour, il réagissait avec le diapason d'un nerf qui ramifiait la douleur sur son visage comme une plante grimpante. Puis les cris cessèrent, vinrent les voix, on ne doit pas savoir d'où.

Au seuil d'un raisonnement sur celles-ci, je dois répondre : s'agit-il d'hallucinations acoustiques, fièvres de l'ouïe ou injonctions existant en nature qui assiègent l'écoute jusqu'à en exclure toute autre. Robert Walser passa ses vingt dernières années à écouter des voix. Il eut la présomption, devenue persécution, de croire qu'elles étaient adressées à lui. Il n'écrivit plus rien pour ne pas les interrompre, rare courtoisie dans la défaite. Pourtant un écrivain doit écouter des voix, celui qui ne les entend pas est éteint. Celui qui écrit dépend d'une acoustique pareille à celle des prophètes, même si elle ne jaillit pas de la même source péremptoire. Sans me persuader d'être pour cela écrivain, titre à utiliser avec parcimonie, moi aussi je me déclare débiteur de voix par suggestions et amorce.

Dans un livre j'ai répandu effrontément le secret de celui qui écoute le grondement étouffé d'une maison de pierre volcanique où il habite. C'est un son uniquement fait de consonnes. Je reconstruis les voyelles que la matière tait. le vent qui est dans mon souffle les ajoute. C'est facile pour celui qui est lecteur d'Ancien Testament dans sa langue mère. Ce livre fut écrit uniquement avec des consonnes, les voyelles furent appliquées plusieurs siècles plus tard, sous les mots. La maison de pierre lavique et la *Bible* contiennent des voix lointaines qu'autrefois les gens savaient écouter.

A travers Isaïe les rabbins ont su que la voix de Dieu voyage sur le sirocco. Il ne ressemble pas au nôtre, humide et lourd, après avoir traversé la mer. Le sirocco de la *Bible* arrive en Palestine du désert arabe, il est aride, maigre, assoiffé et sèche chaque goutte qu'il rencontre. Elle vient d'orient la voix de Dieu. En hébreu "kedem" signifie aussi bien l'orient que l'avant : la parole de Dieu vient d'un avant, ce qui était déjà. Kohélet, homme et livre que les Grecs ont réformé à travers le nom d'Ecclésiastie, écrit obsédé par le vent. En chacun de ses chapitres souffle un "ruah" désolé qui ne concerne aucune vanité, comme on lit pourtant dans les traductions, l'en vain. Kohélet fut fatigué par le vent, moi, j'en suis bercé. J'ai pu habiter loin de la mer, non du vent. Les villes où les fenêtres ne claquent pas, où les châssis ne sifflent pas et le linge ne s'envole pas au ciel avec la corde, ce sont des villes sourdes. Et un jour j'étais à Foggia et je pris un train pour Turin, un des ces trains que prennent les hommes qui ne sont pas attendus dans les gares d'arrivée. Et à la gare de Bologne en attendant la correspondance je regardai sur un mur la carte de l'Italie et la route que j'y faisais. Et je vis que j'étais dans la direction du sirocco, le vent de la voix, mon maître vent. Et me sont venus à l'esprit tous les vents qui m'ont amené sur le tapis volant loin des lieux, plus loin que les trains et plus vite. Et à la question du début je réponds : je les sens car elles sont là. Elles sont ma manière d'être dans une pièce lorsque

j'ai consommé le jour et j'ai enlevé mes vêtements lourds de poussière et de bruit. Et pendant que je les sens, je commence et murmure, je bafouille intensément mes phrases à moi comme un dévot à l'église, mais je ne prie pas. Je souffle avec peu d'haleine le mélange que j'entends et auquel j'ajoute le mien, et pendant que j'écris je m'adresse, je mets en vers, je me tourne vers, face à qui : à l'avant, aux ancêtres. A ceux qui ne m'ont pas connu, au tracé de bifurcation qui m'ont précédé et déterminé. Je me tourne vers les gens qui sont derrière le profil droit d'un arrière-grand-père massif et analphabète au-delà duquel se perd ma réticente généalogie. Ce que j'écris, je dis oralement pour lui qui ne sait pas lire, pour mon père qui ne fut plus à même de le faire et puis pour tous les gens qui au cours de leur temps fini sur terre aimèrent la *Bible* : avec sagesse, non par vagabondage, en y déversant leur âme, non un résidu salé du jour. J'écris et je dis, ma voix sur les voix : pour remonter le flux des bifurcations qui ont poussé le sang jusqu'à mon capillaire qui ne va pas au-delà et s'épuise en moi. J'écris pour remonter au coeur général qui ne me connaît pas et qui pourtant a ramifié la vie jusqu'à moi.

Les voix pour quelqu'un qui écrit sont comme les visions pour un saint. Elles sont loin du rêve, elles sont veille, accueil, rencontre, et non pas détente, repos, représentation. Elles viennent d'un avant et ne sont adressées à personne. Elles sont le résidu des histoires, des récits qui ont entretenu les communautés après le coucher de soleil, soir après soir. Elles sont la cour du temps. De nous tout devient poussière : maintenant je suis prêt à dire cette phrase sans effroi, mais avec fierté. Nous ne reculons pas dans le néant, mais nous nous répandons dans une consistance irréductible, nous restons dans le pour-toujours d'un grain de poussière. Le Dieu qui mit son souffle dans la poussière du sol lorsqu'il fabriqua Adam le fit de deux éternités, pas d'une seule. Chacun aura un reste dans la poussière, tout comme les histoires ont un reste dans les voix. Ensemble ils habitent le monde.

Que celui qui balaie dans sa maison, lave et nettoie tout interstice, veuille laisser un coin pour la divinité légère de la poussière. Lorsqu'un soir il voudra y souffler dessus sa voix, il écouterà une réponse. S'il n'a plus en soi un lieu pour l'écoute, alors qu'il secoue un tapis sur son balcon contre le soleil et il la verra resplendir.

Traduit de l'italien par Angela Biancofiore